

I

Mathieu,

Je ne pourrai pas te rejoindre de la semaine, peut-être pas même dimanche. Mon père est au plus mal. Dès que possible, je te tiendrai au courant. Je t'embrasse.

C'est ma mère qui m'a appelée. Comme d'habitude. Mais j'ai su tout de suite que rien ne serait plus jamais comme avant. Au téléphone, sa voix étouffée avait à franchir plusieurs épaisseurs de silence :

- Viens, c'est le moment. Il n'a pas dit non... Je crois que ce sera fini dans très peu de temps.

Rien d'autre. Un an plein que sa voix lasse me décrit les progrès de la maladie. Un an qu'à chacune de mes demandes il répond qu'il ne veut toujours pas me voir.

La route défile des deux côtés. Où est en moi l'émotion ? Dans quel repli de ma personne se prépare l'orage qui m'engloutira peut-être ?

Ai-je donc cessé de l'aimer durant ces douze ans où il a obstinément nié mon appartenance à sa famille, agitant la tête en dénégations de plus en plus farouches chaque fois que ma mère abordait la question de mon retour ?

Le quartier n'a pas changé. Seule, la maison autrefois immense ressemble à un vieux placard mal entretenu pris en sandwich, entre les bâtisses voisines avec ses trois balcons de fer forgé, les murs qui s'effritent, les volets d'un gris passé et cet air d'abandon aux limites de la décrépitude. Aux fenêtres, il manque la cascade lumineuse des géraniums retombants qui, autrefois, masquait leur exigüité. Une symphonie de roses et de rouges. Depuis toujours, les plus beaux géraniums du quartier, justifiant à eux seuls toute une vie ratée.

Depuis combien de temps n'a-t-elle pas été revernie, la porte ? Le bois terne a gonflé sous les intempéries. La vitre, pourtant déjà opaque, a été aveuglée d'un carton, pour plus de sécurité. Vie fragile, qui se calfeutre. La gorge me fait mal. Je sonne, comme lorsque enfant je n'avais pas encore ma clef. Trois coups rapides. Les familiers sonnaient ainsi, et c'était aussitôt, dans l'escalier de bois, une cavalcade, un tumulte, une troupe de gosses lancés à l'assaut de la porte. Aujourd'hui non plus, je n'ai pas ma clef. Je ne l'ai plus. Je reviens en étrangère dans cette maison qui a été la mienne.

À l'intérieur, rien n'a bougé. Le bruit aigrelet de la sonnette tombe dans le vide. Un caillou jeté au fond d'un puits si profond qu'il semble ne jamais devoir atteindre l'eau.

Le gémissement de la targette qu'on pousse, la clef qui tourne dans la serrure, et la tentation me vient de hurler devant cette face ravagée, la peau ridée, les traits flasques, les cheveux que la permanente a crépelés sans parvenir à leur donner un pli : le visage décoloré de ma mère inscrit

dans l'entrebâillement de la porte. Le couloir que je me rappelais interminable n'est que disproportionné, sombre, s'enfonçant dans les ténèbres de la maison, jalonné de pièces noires jusqu'à l'éblouissement du jardin. L'étroite cage d'escalier monte vers un puits de jour vertigineux.

Quelle différence entre cette bâtisse mal agencée et la demeure enchantée de mon enfance. Seule, la cuisine n'a pas changé. Plus petite, plus encaissée, et cependant semblable à celle qui vit dans ma mémoire avec ses murs crème, son carrelage de deux teintes, rouge et blanc, comme dans une boucherie, en faux marbre faussement veiné mais authentiquement grisâtre.

Une angoisse me serre la poitrine jusqu'au vertige. Se peut-il que j'aie vécu dans ce lieu toute mon enfance? Ou bien les choses changent-elles lorsqu'on les quitte des yeux? Rétrécissent-elles comme les gens? Comme ma mère dont j'aperçois du coin de l'oeil la silhouette tassée, avec ce large visage où les os ont grossi, et ce corps sans forme, les seins au milieu du ventre, la taille épaisse, le dos voûté. Toute vie est-elle donc une défaite?

Je voudrais m'enfuir. N'avoir rien vu de tout cela. Comment ai-je pu rêver de cet instant? Il fallait être folle pour espérer les retrouver intacts quand le rouleau compresseur de la vie est passé sur eux.

Je me détourne d'elle, et le buffet me saute aux yeux. Médiocre comme le reste, avec ses deux corps; en partie basse, deux portes de bois vaguement jaunâtre; au milieu, un plateau recouvert de cadres de toutes dimensions, de toutes factures. En haut, les vitres de verre granité qui

disparaissent sous une nuée de photos glissées à même les rebords de bois, envahissant l'espace disponible. Tout un amour à plat qui ressemble à ces manifestations de tendresse figées des cimetières.

Une nausée me tord l'estomac. Je ne resterai pas une seconde de plus. Je veux partir, quitter cet air confiné à l'odeur indéfinissable, mélange de vieilles choses, de médicaments, d'eau de Cologne.

La voix de mon père venant de la chambre voisine, ma chambre. Faible, enrouée, émergeant comme d'une caverne :

- Maria, quien ès ?¹

Visage traqué de ma mère, démesurément distendu autour de la bouche qu'ouvre un cri silencieux, puis contracté en un gémissement muet. Nous pénétrons dans la chambre. Corps à peine en relief sur la pâleur du drap, visage ascétique détachant son profil d'aigle, son absence de joues. Un tableau du Gréco, l'enterrement du Comte d'Orgaz.

Il ouvre à peine les yeux, fait l'effort de quelques mots chuchotés. Un sourire distend sa bouche affaissée. Son menton tremble convulsivement. Mes lèvres se posent sur le parchemin de sa peau fanée à odeur de vieille fleur et de macération. Une larme trace son chemin, zigzagante, dans la broussaille des joues. Sur le drap, abandonnés, deux triangles sillonnés de tendons bleus, ses mains de malade dont je me saisis. Faut-il qu'il soit affaibli pour laisser émerger la tendresse après douze années d'implacable refus!

¹ Maria, qui est-ce ?

Ses doigts effilés aux ongles de bronchiteux répondent à la pression des miens. Je songe à ces expériences de spirites cherchant, par-delà la mort, un coup pour oui, deux coups pour non, les traces de leurs amours, de leurs haines défuntes. Et tout à coup, la douleur est là, lame de fond qui me secoue de tous côtés, qui me fouaille, m'emplit les yeux, m'empêche de respirer. Maman, au secours maman! Mais à peine s'est-elle effondrée dans le grand fauteuil de cuir brunâtre que le sommeil l'a terrassée. Elle dort comme on se noie, la bouche grande ouverte, son visage, que gonfle l'oedème, maculé par endroits de taches livides.

Face au lit d'où émerge le visage déjà cadavérique de mon père, je serre les lèvres pour étouffer mes gémissements. Le silence est total, renforcé par le bruit ténu de leur respiration. Grésillement rauque, saccadé, à la limite de la déchirure, celle de mon père; sifflement léger de soupape en difficulté qui ne se vide que par à-coups, celle de ma mère. Le temps coule, anarchique. Je baisse les yeux sur ma montre, une heure est passée. Je les baisse à nouveau, il n'y a pas cinq minutes que je viens de la consulter. Je la porte à mon oreille. Contre mon pouls, elle bat toujours son rythme fiévreux. Ce n'est pas elle qui est détraquée, c'est le temps. La main de mon père serre la mienne d'une étonnante force comme si, par cette poigne squelettique, il se cramponnait à notre monde de vivants.

Une douleur sourde vrille mon dos. Mon bras menace de s'ankyloser. Des fourmis commencent à faire grésiller les nerfs. Je me garde de bouger. Rien ne pourrait me faire

renoncer au seul moyen qu'il me reste de l'aider. Depuis combien de temps désespère-t-il de me voir forcer cette porte que j'ai cru verrouillée quand elle n'était que repoussée? Je suis coupable de n'avoir pas su transgresser l'interdit pour l'empêcher de mourir comme je l'ai, autrefois, transgressé pour vivre.

Mon regard parcourt mon ancienne chambre. Ma mère l'y a installé depuis sa maladie pour qu'il soit plus près de la cuisine où elle passe le plus clair de son temps. À portée de voix et d'oreille. Le vieillard qu'il est devenu rejoint l'enfant choyée que j'ai été. La boucle est bouclée. Mais cette chambre n'est pas, pour autant, devenue sienne. Malgré mon départ, malgré la mort qui veille et attend son heure, elle est restée ma chambre.

Un regard circulaire me découvre, dans la bibliothèque, mes livres d'enfant, mes poupées folkloriques empoussiérées; sur la cheminée, mes manuels scolaires, mes cahiers, tout un musée du souvenir qui me laisse tremblante, les yeux humides. Sur la cheminée encore, mon carnet de croquis. Croquis, quel mot prétentieux pour les pâles copies que je commettais! Un croquis, c'est un concentré de vie, un être, un animal saisi au plein de son mouvement, un objet dans son épaisseur, dans sa matérialité. Déjà, en ce temps-là, je n'étais capable que de recopie.

La tension de ses doigts sur ma main se relâche. Moment d'inconscience ou de repos? Impossible de le deviner au vu de son visage émacié, comme tiré vers l'intérieur.

J'en profite pour me lever, soulager mon dos, dégourdir mes jambes et, appuyée des deux coudes à la cheminée

de marbre sombre, en un geste qui me vient tout droit d'autrefois, feuilleter mon carnet.

Dessins faciles, jolis minois sans caractère, corps de midi-nettes, mais aussi copies d'Ingres, de Daumier, de Rubens rencontrés au hasard de mes visites à la bibliothèque, dans mes livres de classe, un méli-mélo où tranchent, par leur maladresse d'exécution, quelques croquis pris sur le vif : mon chat Gouapito, mes parents endormis autour de la table du dîner, surpris par le sommeil après les journées harassantes, la tête tirée vers l'arrière par son propre poids, ou tombée en avant, avec des visages semblables à ce que je me rappelle d'eux, mais annonciateurs, sous mon crayon assassin, de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Mon matériel est resté sur la cheminée. Ma main avance, malgré moi. Si je fixais son image avant qu'il ne meure ? Qu'il ne disparaisse pas tout à fait, que je garde quelque chose de lui... Le crayon est dans mes doigts. Je l'affûte, je vérifie, du bout de l'index, que la mine soit taillée à mon goût, ni trop, ni trop peu. Les automatismes reviennent d'eux-mêmes après si longtemps. Et le plaisir au contact du plomb friable.

Je m'installe près de lui, les yeux sur son visage concentré. La pointe aiguë du menton, le nez qui se pince, les joues creusées... Et je repousse loin de moi le crayon. Je parcours à nouveau ces dessins cruels qui creusaient les rides, accentuaient les défauts, les caricaturaient sans parvenir à rendre leurs expressions. Ils n'avaient avec leurs modèles qu'une ressemblance lointaine. Aujourd'hui, les modèles ressemblent aux dessins, comme si, en les cro-

quant, j'avais infléchi le cours de leur avenir. La mort de mes parents était contenue dans ma vie. J'ai vieilli, ils meurent. Mon crayon le savait longtemps avant que je ne le découvre.

Je repose à son ancienne place mon matériel à dessin. Je ne dois pas me saisir de leur image quand ils ont besoin de toutes leurs forces, lui pour mourir, elle pour l'assister dans ce combat voué d'avance à l'échec, qu'il doit mener pourtant, jusqu'au bout.

Mathieu,

Je ne sais si tu parviendras à déchiffrer ces lettres que j'écris sur mes genoux. Ce cahier d'écolière dans lequel je consigne pour toi, au fil de la plume, mes remarques, mes réflexions, est tout ce qui me relie au monde des vivants. Ma mère et moi vivons comme après un cataclysme, comme si rien n'existait que cette chambre noyée de pénombre, que cette souffrance muette. Deux jours que je ne vous ai pas vus, et toi et Jérôme commencez déjà à me manquer. Est-ce cela qu'on nomme l'amour ? Cette angoisse au creux de l'estomac, ce manque d'appétit à vivre dès lors que les êtres qui vous tiennent au coeur ne sont pas près de vous ?

Je t'ai toujours dit que je ne me rappelais rien de mon enfance. Tout au plus quelques images, quatre ou cinq visages, rien de comparable à ces scènes colorées, à cette abondance de détails dont le pullulement m'a toujours paru suspect dans les livres de mémoires.

Longtemps, j'ai soupçonné les auteurs de broder sur un ca-

nevas comme dans la commedia dell'arte. J'avais tort. Des souvenirs, j'en ai, moi aussi. Ils sont là qui se pressent pour revenir à la conscience.

Ce que je me rappelle surtout, ce sont les sensations. Les sentiments, je les déduis, mais les sensations sont restées vivaces, comme dans ces mondes parallèles que met en scène la science-fiction, où le passé continue à exister, aussi présent que le présent, mais ailleurs. Elles demeurent en moi, concentrées, sous des noms semblables à ceux dont on baptise les parfums.

Je pense «Plaisir d'un soir d'été», et je nous vois mon père, ma mère et moi. L'occasion, je ne me la rappelle pas, pas plus que mon âge mais je sais l'air tiède sur ma peau, les odeurs de l'été, sucrées, un peu douçâtres, la disposition des sièges à la terrasse du café. Le goût du sirop délicieusement parfumé, la grenadine originelle, bien mieux que dans ces publicités qui s'efforcent de vous mettre en bouche le produit à consommer. Fraîcheur de l'eau sur mes papilles. Sur la paume de mes mains, le contact du verre. Lisse, avec sur les parois, des perles de condensation faites de matière et immatérielles, créatrices de bien-être en cette soirée qui garde quelque chose de l'étouffement de la journée. Bruit léger des glaçons qui tintinnabulent. Bien-être. Je découvre l'existence du plaisir.

Si je songe: «Solitude d'enfant», je me retrouve enfermée dans la cuisine mal éclairée, seule au long de jours interminables tandis que mes parents s'échinent à l'atelier, séparés de moi par quelques maisons et une masse de pré-occupations, et que Pierre, mon grand frère, vagabonde

dans le quartier, lui qui a la chance de n'être pas né fille. Je ressens à nouveau le vertige de l'angoisse. Je revois mes gestes fiévreux pour, des crachotis et des sifflements du poste de T.S.F., faire émerger une station où ça parle. Pas de musique. La musique est traîtresse. On se laisse emporter, on vibre, on se sent bien et, tout à coup, au détour d'une note, voilà que, sans sommations, tout le chagrin du monde s'infiltré, s'appesantit, vous écrase au sol. Je cherchais une voix pour rompre le silence. Ou l'un de ces paquets de bonbons que ma mère n'avait pas encore renoncé à acheter en prévision d'éventuelles visites. Ou, mieux, les deux à la fois. Saveur sucrée de ma salive coulant dans ma gorge, douceur des voix connues ou non, dans mes oreilles. Brefs plaisirs qu'il fallait veiller à renouveler sans cesse pour empêcher la peur de s'insinuer. Après une station, l'autre; après un bonbon, un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce que le paquet soit vide, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de recours. Quand mes parents arrivaient enfin, j'étais sauvée. La journée était passée sans me briser.

Je pense: «La fête à Gasseras», et je me vois courant les pieds nus, minuscule dans un monde de géants, avec l'humidité brûlante des larmes sur mes joues, cette pesanteur dans la nuque et, au creux de la poitrine, cette peur immense. Il m'en avait fallu, de l'astuce, pour me lever toute seule, ouvrir la porte gigantesque avec sa poignée impossible à atteindre. Et du courage pour plonger dans le gouffre obscur de l'escalier, pour partir à l'aventure dans cette rue interminable encombrée d'une foule aux visages hennissants. Coups de feu des tirs forains. Tintamarre des manèges qui

tournent à l'infini. La musique à pleins tubes. Monde disproportionné et cahotant, clignotant comme une enseigne au néon. À chaque instant, des corps arrivaient droit sur moi de toute la vitesse de leurs jambes géantes, ne bifurquant qu'au dernier moment, dans un sursaut accompagné d'un crachotis de paroles désordonnées.

Dans la forêt des jambes, j'avanciais toujours, gémissante. Enfin, mes parents ! Assis à une table de café, riant dans la cacophonie ambiante. Ma mère, image radieuse, se serrant tout contre mon père dans les lumières de la fête. Leurs visages tournés l'un vers l'autre, la bouche de mon père dans ses cheveux à elle. C'était pour pouvoir ainsi se caresser qu'ils m'avaient abandonnée avec les autres, Poucets sans méfiance et sans cailloux blancs, entassés à quatre par lit, deux au pied, deux à la tête, pendant que nos géniteurs s'en donnaient à coeur joie.

Il y avait là, je reconnaissais leurs visages amusés se tournant vers moi un à un, l'oncle Pédro et la tante Manuéla, nos amis Gracia qu'on avait conviés pour l'occasion et, près de l'oncle Martin, les yeux en furie de la tante Juana qui ne s'était pas encore fait rebaptiser Jeanne, à la française. J'étais seule face à leur groupe compact, ironique ou ennemi. Plus tard, quand je découvrirais dans les livres l'existence des chasses aux sorcières, ces salopes qui dansent en rond la nuit, dans les campagnes, pendant que les pauvres diables cauchemardent dans leurs maisons calfeutrées où les rattrapent leurs angoisses, je comprendrais tout : les interrogatoires, les tortures, les bûchers où on les a fait flamber durant des siècles. Cette souffrance devant

le bonheur des autres, cette haine implacable de l'individu confronté à un groupe qu'il imagine uni, elles sont en moi aussi. J'en ai eu la révélation en les surprenant si bien ensemble alors que j'étais seule, et apeurée. Effrayée plus encore que par l'épreuve traversée, par l'altération des traits de ma mère, l'instant d'avant jeune femme épanouie, d'un seul coup dure, tendue, hostile.

Enfin, mon père me découvrit. Confort de ses grandes mains qui me soulèvent. Ses yeux sur moi, le creux de son bras où je me love, au plus tendre de son torse massif. Mon père est à moi. Peu importe qu'existe, très loin, son visage durci à elle. Même le murmure de sa voix heurtée ne parvient pas à entamer ma sérénité:

- Toniet, tu exagères! Pour une fois qu'on était un peu tranquilles! Tu la gâtes trop. Viens, on va la recoucher. Je sais que mon père ne m'abandonnera pas. Entre lui et ma mère, se creuse ma place.

La haute silhouette de mon frère se penche sur notre père ratatiné. Un doigt sur la bouche, il me désigne du regard la cuisine où il m'invite à le rejoindre. Dans le sommeil, le visage de notre mère toujours tassée dans son fauteuil, se marbre. Sorcière mal en point qui se serait piquée de son fuseau au lieu de liquider la belle.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir dormi. Pourtant, ma conscience s'est dissoute dans le balancement hypnotique de mon

regard, mouvement pendulaire entre le visage de mon père et mon cahier d'écolière. S'y alignent des mots décousus, des phrases chaotiques, et, sur le linge blanc posé dans la cuvette, l'histoire de ces sécrétions noirâtres qu'il bave interminablement.

À mon arrivée, il me semblait que jamais je ne pourrais supporter de rester des heures immobile à veiller ces deux corps hébétés de souffrance. Et voilà que la nuit envahit la chambre d'une lente poussée. L'angoisse m'opresse. Est-ce cela qu'on nomme culpabilité ? Ce malaise diffus, cette boue de salive dans la bouche ? Comme je me lève pour suivre Pierre, un éblouissement me rejette sur mon siège, les tempes battantes, le cœur au bord des lèvres. Il prend mon bras un peu au-dessus du coude, de ce même geste de protection dont il usait dans mon enfance.

On croit qu'on se souvient des êtres. On dit : mon père, ma mère, mon frère, ma voisine, mais ce qui surgit de la mémoire, ce n'est pas leur image, ou alors si floue, ce sont les clichés qu'on a gardés d'eux, qui se substituent au souvenir. Dans ce mouvement qui entraîne les hommes vers leur mort, eux seuls demeurent fixes.

Sur les photos de mon enfance que ma mère a entassées là, sans ordre, l'oncle Martin a toujours trente ans, et ce visage tanné de bel Andalou, cette tendresse souriante qui l'agenouille entre ses deux filles, tenant enlacé le genou d'Inès, nichant Jacqueline sur sa jambe repliée, la petite tête blonde le plus près possible des bruns cheveux paternels, tandis que je me tiens, étrangère, sur l'autre bord de la photo.

Qu'importe si aujourd'hui, l'oncle offre aux regards des autres ce visage ravagé de rides profondes et ce corps envahi de mauvaises graisses que ma mère m'a décrits au téléphone ? Pour moi, il restera à jamais le petit homme tendre qui, par des prodiges d'ingéniosité, s'efforçait de me cacher sa préférence pour ses filles ; qui nous promenait, Inès et moi sur les rives du canal du Midi, l'une exilée sur le porte-bagages de sa bicyclette, l'autre devant, découvrant la route en même temps que lui sur une petite selle soudée au cadre, entre ses bras musclés. Et qui s'arrêtait scrupuleusement au milieu du chemin pour nous faire changer de place.

Grâce à ces photos pieusement conservées, mon frère demeure le gamin dégingandé au visage osseux, aux grandes oreilles un peu décollées, à l'allure bravache qui fut le protecteur de mes trois ans. Sur des cieux à jamais se-reins, il continue à se dresser, immense, sans quitter des yeux la fillette que j'ai été, gauchement plantée sur des jambes mal proportionnées, les bras ballants sur la jupe un peu trop large, avec ce tricot fait à la maison, et ces cheveux retenus sur le haut du crâne par un gros noeud blanc, l'élégance empruntée des dimanches d'alors chez les petites gens.

Qu'y a-t-il de commun entre ce grand frère idéalisé et l'homme inconnu dont je vois s'agiter les lèvres sans parvenir à saisir les paroles ? Mes yeux se reportent, malgré moi, sur le pêle-mêle d'images disparates. Là, au moins, je suis en pays de connaissance. Encore que... En amont et en aval de ces images familières, - portraits en pied, gros

plans un peu tremblés, photos professionnelles de baptêmes, de mariages et de communions -, je découvre des clichés fanés, des gens d'autrefois figés dans des attitudes solennelles, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes et, dans ce camaïeu de noir et de blanc, tirant l'oeil, multicolores, des photos récentes. Celles-là sont plus pauvres en visage mais plus riches en mouvement.

L'instantané me restitue mon frère aux côtés d'une belle jeune femme. Deux enfants paraissent, un garçon, puis une fille. D'abord minuscules aux bras de leurs parents, puis des miens, les voilà maintenant qui flageolent sur des petites jambes grasses avant de se déguiser en scouts pour tenter l'aventure organisée d'un camp. Des années de patience et d'amour résumées en dix photos.

Là, un cliché un peu surexposé ! Sous un ciel presque blanc à force de luminosité, l'amphithéâtre romain de Sagonte avec, tout en haut des marches s'élevant en gradins, un groupe de touristes lilliputiens attentifs aux propos du guide et, en gros plan, foulant d'un pied conquérant ces dalles millénaires, en uniforme de vacancière, pantacourt blanc, chemisier largement échancré sur les bras nus, moi, blonde sur la blondeur des pierres, dans l'une de ces poses avantageuses qu'on adopte volontiers à dix-huit ans.

D'Espagne, j'ai ramené des dizaines de photos. Des paysages surtout et quelques portraits. De moi, bien sûr, mais aussi d'Hélène, l'accompagnatrice française, de Pédro et Juan, lesquels se nommaient respectivement Amílcar et Jesús, mais à Iberia Tours, par commodité pour les tou-

ristes, tous les guides prenaient le nom de Pédro, tous les chauffeurs celui de Juan.

Au cours de ce premier voyage, comme après, dans tous les autres, j'ai pu en observer, des touristes saisis de la folie de l'objectif, acharnés à fixer tout ce qui bouge ou ne bouge pas, oubliant de regarder pour mieux viser, ne cherchant, dans ces sites impressionnants, qu'un cadre flatteur pour leur petite personne. J'en ai commis moi-même, de ces attentats à la beauté qu'on cache ensuite au plus profond d'un placard. De moins en moins à mesure que je voyageais davantage. Mais, les premières, je ne les ai plus jamais regardées. Ce voyage, qui a marqué le début de ma liberté, m'a coupée de ma famille. Définitivement ? Non, puisque me voilà à nouveau admise à laisser errer mon regard d'une photo à l'autre tandis que Pierre, les mains au dos, parle sans fin près de moi, peut-être pour masquer un embarras semblable au mien.

Enfin, de ce brouillard de sons, se dégage un mot: «... vieille..», puis un autre:»... se relayer...» puis plusieurs autres composant un message dont je ne parviens à reconstruire le sens que par un effort de volonté. Pierre organise les jours à venir. Son associé est en vacances, il ne peut s'absenter. On trouvera bien à s'arranger. Déjà, si j'ai la possibilité de rester avec notre mère... Son regard m'interroge, bleu, un peu globuleux, puis me quitte pour se poser à son tour sur le buffet... Il sortira un peu plus tôt et apportera ses dossiers pour travailler près de nous.

Sa voix baisse d'un ton. Il ne faut pas les laisser seuls... Il n'en a plus pour bien longtemps maintenant. C'est l'un de

ses amis, un type que je connais, mais si, le Grand Manu... ils étaient tout un groupe de bons copains à passer avec lui leurs vacances d'été à Valras ou ailleurs, jeunes travailleurs, étudiants... je devrais me les rappeler pourtant, Roger, les deux Néné et Manu. Ils venaient souvent le chercher à la maison, ça a fait assez de drames avec notre père, toutes ces allées et venues de jeunes gens turbulents! C'est vrai que j'étais petite à l'époque... Enfin, bref, c'est l'un de ses amis qui soigne mon père, et il n'a pas caché que le temps nous était compté.

Son regard s'égaré vers la porte de la chambre. Sa voix devient inaudible à force de précautions. Est-ce que je me suis rendu compte de l'état dans lequel elle est? Elle s'est épuisée à s'occuper de lui. Depuis un an qu'il traîne, il n'a pas voulu être hospitalisé. Pas si fou! Tant qu'il peut vivre sur la bête! Et ils sont seuls à un point que je ne peux imaginer!... Avec son caractère, - je le connais, son caractère, j'ai été l'une des premières à en pâtir -, il a fait le vide autour de lui, autour d'elle. Ils vivent comme sur une île déserte.

C'est de mon père qu'il parle sur ce ton? Mon père qui se meurt dans la chambre voisine. De quel droit me mêle-t-il à ses rancunes, lui qui a gardé la clef quand j'ai dû sonner pour entrer? Ne suis-je donc revenue, après douze ans d'exclusion, que pour arbitrer à nouveau leurs différends? Un rôle dans la chambre. Je me précipite. Elle est déjà à son chevet, hagarde, son vieux corps plié vers lui dont les yeux, au blanc jauni par l'ictère, se révulsent sur un regard absent. Elle lui caresse le visage, le front, lui parle sans dis-

continuer de cette langue caressante dont elle usait pour nous, enfants. Ce qu'elle dit, je ne le comprends pas. À-t-elle seulement un sens, cette litanie de tendresses ? Le ton seul compte, et le débit précipité. Il ne faut pas, entre lui et nous, laisser s'insinuer le silence, l'immobilité.

Je l'assiste de toute mon âme. Nos mains se frôlent, nos têtes se rapprochent tandis que nous oeuvrons, elle et moi réunies, pour ce sauvetage. Soulever le buste squelettique, caresser ces épaules fanées, humecter d'un linge imbibé d'eau de Cologne les tempes moites, la poitrine cave, tremper les lèvres décolorées d'où s'exhale un souffle court et fétide. Et surtout parler, parler encore, parler toujours. Quand sa voix déraile, je prends le relais.

Peu à peu, les yeux de mon père perdent leur fixité. Un battement de paupières. Un autre. Ses prunelles se fixent sur moi, bleues comme autrefois. J'affronte, mal à l'aise, ce regard inconnu. Comment retrouver le visage aimé dans cette figure de chinois mourant ? Mais je n'ai pas à me détourner pour lui échapper. Ses yeux se referment comme si un simple mouvement de prunelles suffisait à l'épuiser. Ses lèvres pâles s'étirent en un mince sourire reconnaissant.

Quelques mots que je ne comprends pas, et elle s'affaisse à nouveau, à son chevet. L'alerte est passée. C'est elle, maintenant, qu'il va falloir aider.

II

Au sortir d'une économie de pénurie que je connaissais par ouï-dire, mes parents entraient en transes dès que nous franchissions les portes d'un supermarché. Mon père, fils d'un muletier Aragonais, ma mère quatrième enfant d'un ouvrier agricole sourd et d'une belle Italienne qui ruinait sa famille en allers et retours entre la France et le Piémont, avaient tous deux plusieurs fois connu la faim. Ils m'emmenaient faire les courses comme on convie un être cher à une fête. Nous entrions légers, nous ressortions hagards, croulant sous des cartons pleins à craquer. Chaque marchandise achetée représentait, par rapport à notre petite épicerie de quartier, une économie de plusieurs centaines de francs. On ne parlait pas encore en nouveaux, encore moins en euros. Plus la note était salée, plus nous avions le sentiment de faire des affaires.

Le courrier, que nous attendions tous trois avec la même impatience, nous apportait un autre genre de rêves. Dans ma famille, les lettres appartenaient à qui ouvrait l'enveloppe. Mon père, après un rapide coup d'œil sur les factures destinées à l'atelier, se plongeait dans la lecture mi-

nutieuse des dépliants publicitaires qui, sur papier glacé, vantaient les mérites de telle ou telle automobile ou proposaient des abonnements à des prix préférentiels, pour des revues, le plus souvent américaines. Maudissant son inculture, - en huit mois d'école, que veux-tu apprendre, ma pauvre fille ? Profite bien de ta chance, toi qui y es déjà allé quinze ans -, il ânonnait consciencieusement, dévorant les descriptions, les caractéristiques techniques, les conditions d'achat, plein d'une ardente soif de parfaire sa culture insuffisante.

Ma mère attendait, toute la semaine, le vendredi et son magazine hebdomadaire qui lui permettait de s'évader de ce sombre local pour vivre fugacement les amours de belles jeunes filles modestes et méritantes avec des hommes encore jeunes gâtés par la fortune, dont tout les séparait : leur condition, d'abord, mais aussi, - on pourrait dire surtout -, une femme très méchante, la reine de pique des cartes divinatoires, qui leur mettait des bâtons dans les roues par esprit de possession ou par pure méchanceté.

Je la voyais vibrer, s'inquiéter puis s'angoisser. Parvenue aux limites de l'affolement, elle se rassérénait au moment de l'inévitable « Happy end » qui unissait enfin les amoureux pour le meilleur. Le pire ne concernait en rien ce type de revues qui, c'était leur grande force, s'en tenaient toujours aux prémices.

Parfois, elle me demandait de les lui relire, - tu lis tellement mieux que ta maman, ma chérie, tu en as, de la chance, de pouvoir apprendre! -, mais, le plus souvent,

elle s'affrontait en personne à chaque histoire, dans un corps à corps un peu poussif qui lui laissait le temps de savourer chaque péripétie.

Ces magazines faisaient, tous azimuts, la promotion de crèmes aminçissantes, offrant pour modèles des mannequins dont les corps encore un peu dodus s'exhibaient dans des maillots semblables aux barboteuses de mon enfance. Ma mère qui était elle même ce qu'on commençait à appeler, pudiquement, une femme forte les considérait d'un oeil critique. Trop enveloppées pour son goût.

L'époque était révolue où les rondeurs d'une épouse faisaient honneur à son mari. Maintenant, pour avoir l'air prospère, il fallait être maigre. Au cinéma, les Actualités se faisaient les témoins de ce changement à vue. La mode haricot vert présentée par des mannequins filiformes suscitait les angoisses des femmes et encore, mais pour peu de temps, l'ironie des hommes. Ici ou là, dans les journaux, on commençait à voir des dessins de Dubout, que ma mère haïssait. «Des bêtises!», grommelait-elle lorsque Pierre l'appelait pour lui montrer ces mégères écrasant de leurs massives silhouettes de chétifs messieurs à barbi-ches dans un monde grouillant.

Dans cette lutte contre le poids, ma mère partait avec un lourd handicap. Des générations de mangeurs de haricots, de pommes de terre, de potées au lard, lui avaient légué des habitudes alimentaires aberrantes matérialisées par des bourrelets à l'endroit où la gaine cesse d'opprimer les chairs molles, de la cellulite partout ailleurs. Moi, j'avais

à perdre les rondeurs de l'adolescence, des joues de Bébé Cadum, des fesses rembourrées. Et surtout, mais aucune pommade ne serait en mesure de m'y aider, ma peur de ressembler, un jour proche, aux matrones de mon entourage dont les corps déformés par les maternités successives me renvoyaient aux déesses-mères, Bibendum d'avant la publicité, modèles terrifiants pour qui désirait, par dessus tout, rester fille.

D'ailleurs, eussions-nous été toutes deux parfaites que ces mercanti auraient, malgré tout, joué sur du velours. Les féministes sont bien naïves qui pensent pouvoir transformer les filles d'Eve en révolutionnaires. Pour agir sur le monde, il faut d'abord être au clair avec soi-même, s'être libérée de ce besoin maladif de, constamment, se remanier. Nous sommes loin de pareille sagesse. Cet élan irrépressible affecte selon un axe horizontal Marilyn Monroe, si sûre d'elle sur nos écrans, que taraudait, dit-on, la honte de ses jambes trop fortes, et la petite souillon de mon quartier qui se rêve distinguée et masque ses paupières ternes de couleurs violentes. À la verticale, tout en bas de l'échelle des temps, la femme d'autrefois et, tout en haut, la jeune femme moderne qui s'imagine libérée de tout préjugé, se montrent pareillement ennemies d'elles-mêmes. Ce n'est pas de la modestie. C'est peut-être même tout le contraire. Une sorte de perfectionnisme dénaturé.

Nous commandions, en cachette de mon père, ces produits-miracles que nous faisons livrer contre remboursement. Après ces coups de tête, les jours succédaient aux

jours sur un rythme cahotant. Le nouveau produit, nous en avions la certitude, allait résoudre tous nos problèmes de poids mais le plus dur restait à passer. Le jour où on nous le livrerait, il fallait espérer que mon père soit au jardin, ou en course chez le grossiste ou encore en train de tirer de l'essence dans l'autre local, ou occupé à mettre de l'ordre dans la réserve... n'importe où, mais ailleurs.

Lorsqu'arrivait le facteur, le précieux paquet au bout des doigts, si, pour notre malheur, mon père était là, c'était lui qui faisait l'appoint, tirant de la caisse les billets d'abord, puis les pièces les plus grosses, enfin les petites une à une, le visage contracté, dans ce lourd silence qu'on dit annonciateur de catastrophes. Payer de pareilles sommes pour deux méchants tubes de pommade inefficace le mettait en furie. Nous en avions ensuite pour des jours à subir ses colères froides et ses refus de nous amener au cinéma, notre unique distraction. Non et non, nous ne sortirions pas tant que nous n'aurions pas remboursé, jusqu'au dernier centime, le prix de nos folies, inconscientes que nous étions ! Mais il n'arrivait pas à gâcher notre plaisir. Il aimait le cinéma au moins autant que nous, et ne tenait jamais jusqu'au bout.

Ma mère et moi, la salle à peine éteinte, l'écran illuminé, ouvrons grands nos yeux et commençons à vibrer.

Westerns, vaudevilles, comédies musicales, films à grand spectacle, rien ne nous rebutait. Seuls les documentaires nous paraissaient un peu languissants. Pour nous tenir en haleine, il fallait le piment d'une intrigue, un monde par-

tagé en deux, les bons d'un côté, les méchants de l'autre, des valeurs simples incarnées dans des visages familiers. Nous connaissions en personne chaque vedette. Gary Cooper était notre idole; il avait l'air si bon et si maladroit! Alan Ladd avait du génie pour se laisser entraîner dans des histoires impossibles. Nous le jugions sévèrement: c'était un faible, il le portait sur lui avec sa tête de beau gosse aux traits mous. Quant à Glen Ford, ses éternels démêlés avec les méchants l'avaient figé dans une expression à la fois malheureuse et déterminée qui nous donnait envie de prendre son parti.

Mon père n'éprouvait aucun de ces sentiments. Le plus souvent, à peine arrivé dans la salle, il s'accommodait dans le fauteuil de moleskine rouge, les coudes bien posés sur les accoudoirs avec, dans ses énormes mains aux doigts en spatule où le cambouis s'était incrusté, définitivement semblait-il malgré l'usage intensif de la pâte Arma, d'un côté la main de sa femme, de l'autre celle de sa fille. Heureux. Et commençait à dodeliner du chef. Son souffle régulier se faisait de plus en plus profond. Bientôt, il exhalait de grands soupirs qui semblaient se former au plus creux de sa personne. Enfin, si ma mère ou moi, emportées par le suspens, négligions de secouer son bras à intervalles réguliers, naissaient ses ronflements, d'abord discrets puis de plus en plus énormes, bataille d'animaux inconnus acharnés à se défier dont il recréait, à lui seul, les hurlements discordants, l'un dans les aigus, l'autre dans les graves. Nous le laissions rarement aller jusqu'à ces extrémités. Il nous faisait honte.

Certes, dans la salle vieillotte de ce cinéma de quartier, il n'était pas le seul homme en bleus de travail tout propres qu'avaient traîné là femme et enfants après une journée harassante. Mais, si on n'était pas riche, au moins on avait des manières. Chacune empêchait le sien de ronfler.

Chaque jour, je guettais la silhouette contrefaite du facteur, le ventre proéminent au-dessus des jambes grêles, l'une des épaules abaissée par le poids de la sacoche. Tant que le courrier n'était pas ouvert, tous les espoirs m'étaient permis. Ensuite, il ne me restait plus qu'à attendre le lendemain. J'avais dix-huit ans, derrière moi une enfance solitaire, et devant quoi ?

Le baccalauréat passé, mes parents rêvaient pour moi d'une école de secrétariat. Ils étaient prêts à bien des sacrifices, même à me payer un cours privé. Il y en avait un, justement, dans le haut de la ville, où je pourrais, sans les quitter, passer des diplômes ouvrant sur ce métier idéal. Au chaud l'hiver, au frais l'été, je n'aurais pas à souffrir des intempéries ni à m'abîmer les mains dans des tâches ingrates et mal rétribuées.

Je les regardais faire des projets, hésitant à leur annoncer que leur rêve n'était pas le mien. D'ailleurs, quel était mon rêve ? Jusqu'ici, je m'étais laissée conduire où la vie me menait.

J'aimais apprendre. Après le collège d'enseignement général où m'avait enfermée ma condition de fille d'artisan, la classe de seconde, moyennant un examen d'entrée, m'avait ouvert les portes du lycée. Je rêvais maintenant de l'Université. De grandes écoles, il n'était pas question. On ne m'avait laissé accéder qu'à la culture des pauvres, sans grec ni latin, passe-partout sélectif n'ouvrant que peu de portes, mais je voulais faire des études. Je rêvais de changer moi-même et le monde.

Durant toute une partie de l'été, des discussions m'opposèrent à mon père. Ma mère était d'accord avec chacun de nous, alternativement. C'est là toute l'histoire de sa vie. Ravie de me voir décidée à m'élever dans la société, elle craignait pour moi la vie hors du cadre familial. Si j'allais mal tourner? Si on allait m'enlever pour la traite des blanches? Des siècles d'angoisse concernant la vertu des filles et les sales désirs des hommes sur elles, des habitudes acquises des centaines d'années en arrière donnaient naissance à des refus à la limite de l'hystérie, que j'apaisais d'interminables raisonnements. Dès que j'avais fini de parler, ses peurs irraisonnées la reprenaient, et tout était à recommencer. Du moins, ce fut ainsi jusqu'à ce que nous ayons reçu la lettre.

Quand elle est arrivée, d'abord je n'y ai pas cru.
Du plus loin qu'elle m'a vue, ma mère l'a brandie vers moi
du fond de l'atelier :

- Viens vite, il y a quelque chose pour toi, je n'y ai rien compris.

Chez nous, la vie privée n'existait pas. Quand on vit ensemble, c'est mal d'être cachottier. La parade, écrire le moins possible aux gens susceptibles de répondre autre chose que des banalités, cultiver une écriture en pattes de mouche capable de décourager les éventuels indiscrets, construire autour de soi une carapace, de telle sorte que les regards ne puissent pénétrer au-delà des couches superficielles. Au fil des ans, j'étais passée maître dans l'art du camouflage. Mes idées propres, mes convictions, des domaines réservés, à moi seule accessibles.

Lorsque nous prîmes connaissance de la lettre, ma mère d'abord, moi, puis mon père, enfin Pierre dont la visite bisannuelle coïncida avec cet événement pour moi capital, tous mes projets d'avenir furent balayés.

Je croyais à la chance. Tous les jeux que proposaient les revues, les quotidiens, les radios, les grands magasins, étaient bons pour moi. J'avais déjà failli gagner tout ce qui peut se gagner : une voiture entièrement équipée, des bijoux, une énorme somme d'argent, un manteau de vison blanc... En conséquence de quoi notre cuisine regorgeait de torchons publicitaires décolorés au premier lavage, de vanneries d'une taille si ridicule qu'on ne pouvait rien y caser, de cendriers et autres babioles qui m'étaient échus en lots de consolation.

Plusieurs fois déjà, j'avais reçu des messages personnels portant mon nom en gros caractères et m'informant que j'avais été choisie par le hasard pour le premier prix.

Joies intenses qui éclataient avec la violence d'un orage en pays méditerranéen et cessaient avec la même soudaineté lorsque je découvrais que mes voisines, mes tantes, mes camarades de classe, étaient destinataires du même message. Mon lot consistait en quelques minutes d'illusion. Mais cette lettre à en-tête des agrumes Miguel Vargas ne ressemblait à rien de ce que j'avais jusque-là reçu. Pas de papier glacé, pas de photos suggestives, pas de promesses mirobolantes assorties de conditions irréalisables mentionnées en petits caractères. J'en relus le texte avec attention, cherchant sous l'apparente banalité, un piège plus raffiné :

Mademoiselle,

Nous avons le plaisir de vous informer par la présente que vous figurez parmi la liste des gagnants de notre grand jeu: «Une orange pour l'Andalousie» organisé avec le concours du journal «JOURS DE PARIS» et de la station «RADIO EUROPE». Suivant les règles de ce jeu telles qu'elles ont été publiées dans la presse, nous vous demandons votre accord sur les points suivants:

1) Vous acceptez de partir pour Màlaga le dimanche 5 octobre 1964 dans un avion de la compagnie IBERIA, et de revenir en France par la même voie le mercredi 15 octobre de la même année.

2) Vos séjours dans les hôtels ainsi que vos frais de déplacement seront entièrement à notre charge.

3) Vous dégagez notre responsabilité pour tout accident ou maladie pouvant survenir au cours de votre voyage.

4) *Vous voudrez bien nous autoriser à publier une ou plusieurs photos de vous ainsi que vos nom et adresse.*

5) *Pour la bonne règle, nous vous demandons de bien vouloir nous retourner l'un des deux exemplaires de cette lettre après avoir mentionné de votre main la formule: Lu et approuvé, et y avoir apposé votre signature. (Pour les mineurs, la signature des parents sera seule admise).*

Recevez, chère Mademoiselle, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

*Le Président-Directeur Général
José VARGAS y GASSET.*

Un éblouissement me gagne. Les mots se brouillent, se disjoignent, éclatent. Je vais partir, connaître d'autres lieux, d'autres êtres. Voler de mes propres ailes. Jamais jusqu'alors je n'avais senti le message de liberté contenu dans cette expression. Peut-être parce que je n'avais jamais à ce point senti combien je suis prisonnière de ce milieu confiné.

Je regarde autour de moi les murs crasseux, ma mère affalée sur son fauteuil de sangles, près du tiroir-caisse, dans ce recoin sans lumière qui sert de bureau, où tout est recouvert, comme partout, de cambouis. Aux murs, en guise de tableaux, les calendriers exhibent des femmes aux poses lascives, toutes chairs dehors, qui s'offrent pour vanter les mérites des pneus Michelin, de l'essence Esso, des tracteurs Massey-Ferguson. Au-dessus des vélos entassés

contre le mur du fond, les cercles irréguliers des pneus de toutes tailles sur les tiges de bois hérissant les murs sales. Dans un renforcement, un immense fauteuil de cuir râpé où mon père, aux moments creux, se laisse gagner par le sommeil. Entre cuir et papier, il devient minéral, la tête protégée par son journal qui l'a informé de l'état du monde et l'isole maintenant de la lumière, du bruit, des curieux et des mouches capables de se montrer si lancinantes.

Partir, je vais partir, ficher mon camp, déguerpir, filer à l'anglaise ou autrement, me barrer, me trisser, mettre les voiles. Ne vais-je pas exploser, prise que je suis entre ces deux forces contraires ? L'une qui me pousse à laisser monter l'allégresse à l'état natif, l'autre qui m'avertit de ne pas trop vite, me réjouir. La chose n'est pas encore faite. Il faut que ma mère soit dans mon camp.

Je connais les arguments qui la jettent hors d'elle-même, toutes griffes en avant, pour nous protéger, et ceux capables de la fléchir. J'écarte les premiers, je développe un à un les seconds, pesant mes mots, surveillant leur effet sur son visage mobile.

Ce voyage est ma chance. À quel autre moment de ma vie pourrai-je à nouveau réunir pareil faisceau d'éléments favorables ? Ce n'est pas lorsque je serai mariée. Elle connaît elle-même pour l'avoir vécu, deux fois, pas une, l'esclavage de la vie de couple, les projets qu'on forme sans qu'ils rencontrent d'écho chez le mari, les enfants qui vous volent votre temps, les misères de l'existence. Cette chance que personne ne lui a offerte, il faut qu'elle m'aide à la saisir.

Les dangers ? Quels dangers pourrais-je donc rencontrer quand toutes les difficultés auront été, d'avance, aplanies sous mes pas ? Quand, à chaque instant, dans chaque lieu, je serai accompagnée, photographiée, filmée peut-être. S'imaginer-t-elle que ce José Vargas est un philanthrope ? C'est à des fins publicitaires qu'il offre aux gagnants du concours ce périple de dix jours à travers l'Espagne. Non, elle peut me croire, jamais je ne partirai dans de telles conditions de sécurité, je le lui garantis d'une voix pressante.

Mon père est au jardin où il a toujours mille choses à faire : bêcher un carré de terre, arroser les légumes, repiquer de jeunes plants, sulfater la treille. Partager le même travail, la même maison, la même nourriture, le même lit, deviendrait vite insupportable sans ces entractes qu'ils s'accordent mutuellement. Quand il reviendra, il faut que ma mère soit gagnée à ma cause. Si, dès le départ, elle laisse percer la moindre hésitation, tout est perdu.

Entre mon père et moi existait un amour démesuré, un amour fou. Marié sur le tard, à une femme de quinze ans sa cadette, il s'était laissé gagner, la quarantaine largement passée, par la tentation de créer, pour la première fois, la vie. Et il était si émerveillé d'avoir su participer à ce miracle, - l'élaboration d'un petit être possédant tout ce qui lui est nécessaire, deux bras, deux jambes, une existence presque indépendante -, qu'il me faisait vivre dans une outrance de sentiments intraduisible.

Un couple d'amants ne se serait pas affiché avec une plus tranquille impudeur. Nous nous embrassions à pleine

bouche et cherchions sans cesse le contact de l'autre, main soudée à la main, joue contre joue. Partout où il était, j'étais. Lorsque les circonstances nous avaient séparés, fût-ce pour quelques heures, nos retrouvailles étaient délirantes. Nous nous jetions l'un vers l'autre avec ces élans, ces emportements si naturels pour le tout-petit que l'adolescence, en remplissant les formes grêles de l'enfant par des rondeurs de femme, rend équivoques.

Le malaise de notre entourage, je ne l'ai perçu que très tard. Ces regards qui se détournaient, ces sourires contraints, mon père les voyait, mais depuis toujours contesté, jaloué, et dans le même temps courtoisé par tous, il avait coutume de n'en faire qu'à sa tête. Quant à ma mère, si elle en souffrit, personne ne le sut. Soumise à la pression continue des petites intrigues familiales, elle s'était réfugiée en elle-même. D'ailleurs, eût-elle éprouvé la tentation de dire son malaise qu'elle aurait été bien en peine de trouver une occasion de s'exprimer. Mon père supportait mal qu'on lui vole la vedette. De sorte qu'au fil des ans, cette silencieuse était devenue muette.

Mes relations avec elle furent conflictuelles durant tout le temps de mon enfance. Toujours en retard d'une gâterie, d'un geste tendre, d'une faveur, elle en profita pour me traiter non en souveraine incontestée mais en enfant. Je le tolérais mal, le piédestal sur lequel m'avait juchée l'auteur de mes jours me paraissant plus confortable que son regard direct posé sur moi tandis que je me conduisais de manière odieuse.

Mais si mon père me donnait tout, en revanche, il exigeait tout de moi.